

chambre

La fenêtre est ouverte, les rideaux bougent, la lumière et l'air sont là, comme toujours après la nuit, c'est l'été, il est 7h, un avion survole la maison, son bruit chauffe la pièce.

Un cadre est accroché au mur opposé, je cherche qui se trouve sur la photo, difficile de dire, il y a deux visages, le verre brille de soleil, parfois les nuages éclairent tout juste mais l'image ne change pas, je ne touche pas ce cadre, je ne l'enlève pas du mur. Au bout de trois je trouverai, alors je compte : un, deux et trois. Rien, les deux personnes n'ont aucun nom, je compte encore, et puis je ferme les yeux plusieurs minutes pour sentir la chaleur, c'est une laine invisible, la première goutte de sueur coule et ça me revient, ces deux visages sont ceux de mon grand-père et de ma grand-mère, elle et lui sur le mur, jeunes, une vieille image, elle ne changera pas.

Dans les matins d'hiver la chaleur devient froide et parfois, entre deux saisons, on ne sent même plus la température, et les visages n'existent jamais sans température.

Le lit ne touche aucune paroi, il est rose, la moquette est rose, les murs ont des fleurs qui empêchent de



ADRIEN LAFILLE

fermer les yeux, cette pièce est la seule chambre de la maison mais je n'y dors pas. Je regarde seulement par sa fenêtre tous les matins, les midis et les soirs, c'est tout. De l'autre côté de la route, les trois choses doivent être en place : le centre commercial au loin sur la gauche, le chemin vers la colline juste devant la fenêtre, et la plaine qui ne finit pas entre les deux.

Chaque jour, une voiture descend le chemin, elle s'arrête au bord de la grande route à 8h. Une personne en sort, elle ouvre le portail, elle passe, elle le ferme, elle s'en va. Tous les soirs à minuit, les mêmes gestes sont faits à l'envers. Une ampoule éclaire ce portail, elle est allumée lorsque la personne est là. C'est elle qui a planté tous les arbres de la colline, on le dit, il y a quelque chose en haut, on ne veut pas savoir, tout le monde le pense.

À quel endroit je dors : dans le couloir.

L'été chauffe tout, le chaud du couloir reste un peu moins chaud que la chaleur, parce que la matière des couloirs c'est le frais. Les parois des couloirs n'ont pas le feu, elles ne font pas les brûlures, elles aident à fermer les yeux pour se refroidir et dormir.

La colline fabrique l'air pendant la nuit, il tombe vers la ville au cours du jour, c'est une vague qui traverse les arbres, le matin on sait que cet air nous atteindra si les feuilles remuent, sinon la respiration sera difficile jusqu'au jour suivant.





LE FEU EXTÉRIEUR

La personne du portail arrive avec cinq minutes de retard, il est 8h05. J'ai vu la colline chaque jour depuis que je suis là, il y a eu des milliers de minutes d'avance et de retard, elles comptent toutes.

Cette maison porte le numéro un, elle est tout au bord de la ville, on me l'a donnée, on m'a dit de dormir là, de ne laisser entrer personne, une main a tendu les clés, une pour la porte, une pour la boîte aux lettres. C'était une main avec un bras, une épaule, un torse entouré d'un pull avec une pomme de pin, le pull vert avec la grande pomme de pin marron, c'était l'hiver. Le métal des clés avait la glace en lui, à peine touché mes doigts sont devenus blancs.

Je n'étais jamais entré dans cette maison avant, je n'étais jamais venu dans cette ville, pourtant une fois la porte ouverte j'ai tout reconnu, tout était à sa place, je savais exactement où étaient les murs. J'ai dit : je connais tout, c'est ma maison et c'est ma ville. On m'a répondu : non, tu n'es pas d'ici, tu ne connais que moi.

La plaine est vide.

Le premier magasin du centre commercial ouvre à 8h30, il faut traverser la route pour y aller en prenant le grand rond-point, et lorsqu'on arrive, on sent la vague de la colline, elle prend de la vitesse dans la plaine, elle touche tous les corps du parking, on se regarde dans les yeux, on ne fait pas exprès d'inspirer si fort, on sent quelque chose qui se brise, un petit creux





ADRIEN LAFILLE

dans la gorge, les muscles intérieurs qui fondent. Tout ça dure dix secondes et ça recommence à chaque fois.

Les feuilles de la colline sont légères, elles tiennent quelque temps, elles tombent, elles repoussent.

Elles tremblent aussi, mais il existe toujours une masse lourde dans ce qui est léger.

Il y a tant de chaud, tant de chaleur immense, je dessine un soleil aux mille rayons sur mon calendrier car mille est le plus grand nombre, plus grand qu'un milliard, un soleil au milliard de rayons serait minuscule et moins brillant qu'une ampoule.



Je m'assois dans le fauteuil en cuir du salon, il est vieux et mou, j'y resterai jusqu'à midi, comme l'homme aux cheveux blancs qui m'a tant regardé, celui qui tournait la tête vers moi lorsque je passais dans la pièce, en tordant son cou, en faisant craquer les os de sa nuque.



Tout ça je l'ai vu, l'homme était là dans mes yeux, le fauteuil est vide maintenant.





Jen

Les éclats de soleil sur le verre sont de petits morceaux très solides, aujourd'hui je remarque ça, entre les immeubles à côté de chez moi. On y trouve de la pelouse et du bitume, la voiture de Jen est garée dessus. Elle est à l'intérieur avec son téléphone sur l'oreille, les fenêtres et les portières sont fermées, le moteur ne tourne pas.

Une voix lui parle, Jen demande comment ramasser les éclats, comment les prendre dans les mains, où doit-elle les mettre, ça raccroche.

Elle ne bouge pas du tout.

Pendant ce temps un pigeon monte sur le toit, il pose une patte sur le pare-brise et puis la deuxième, il se laisse glisser très lentement, il remarque Jen sur le siège et donne un coup très fort sur le verre avec son bec, et puis tombe sur le côté dans les éclats de lumière, il glisse sur une aile et s'arrête sur le capot, il est mort.

Jen ne sent plus sa main, elle la regarde et comprend tout de suite ce qui ne va pas, elle tient une plume grise entre son pouce et son index. Son téléphone sonne mais elle ne le trouve pas, alors elle ferme les yeux et dit à haute voix : les ailes de la plume les ailes et la





ADRIEN LAFILLE

plume le pigeon des ailes grises tu t'en vas la voix de mon téléphone et mon téléphone tu reviens. Elle ouvre les yeux, le téléphone est dans sa main, il est écrit que l'appel est manqué, sa paume est moite, ça sonne encore, cette fois elle décroche.

La voix est douce, il ne faut rien dire lorsqu'une voix est douce, on laisse le coton faire les choses.

Voilà ce qu'elle entend : si les éclats de la lumière touchent tes mains, tu sentiras les fourmis dans tes doigts, elles feront des coupures pour entrer sous ta peau, et puis grandiront, un jour tu ne pourras plus bouger tes doigts, ne ramasse pas les éclats, regarde-les seulement pour qu'ils ne te coupent jamais, ils ne peuvent pas entrer dans les yeux car ce qui est regardé vit toujours à distance de nous.

L'appel est terminé, elle n'a pas pu répondre mais l'important a été dit, il ne faut pas toucher les éclats.

Elle sort de la voiture et lève les yeux vers une fenêtre très haute, quelqu'un se penche, Jen dit qu'il faut rester loin, très loin, alors la personne recule, ferme les volets et la fenêtre.

Jen se tourne vers le pare-brise, les éclats se déplacent avec son regard. Elle s'approche du pigeon et le prend dans sa main, elle le met contre son oreille pour écouter son cœur, il n'y a plus rien à entendre alors elle le jette dans une poubelle.





LE FEU EXTÉRIEUR

Les coupures empêchent les bruits du cœur.

Je passe entre les immeubles tous les matins pour aller dans l'impasse aux loups, jusqu'au fond pour voir si la meute est là, elle n'y est jamais. Tous les jours j'en reviens, on me pose la même question, ce n'est jamais la même personne qui demande : les loups ont-ils traversé le sol ?

Et je réponds : la traversée n'est pas faite, aucun loup n'a touché la surface.

Ils seront très proches d'ici un jour.

Jen me fixe, elle dit qu'elle sait où je vais, et qu'il faudra emmener les loups dans la plaine lorsqu'ils viendront, ils respireront la vague qui vient de la colline, ils emporteront l'air ailleurs, la vague passe d'une ville à l'autre grâce aux loups, ils vont de colline en colline, jusqu'aux endroits où l'air manque, ils donnent l'air et s'enfuient.

Elle laisse un silence et ajoute : montre comme tu es.

Je lui dis que j'ai une photo sur mon téléphone où je suis très jeune et tout petit. Elle approche, plisse les yeux pour bien voir, reste immobile une minute, elle dit que je n'ai pas grandi, que cette photo a été prise hier, la date sert à ça, à dire quand ont eu lieu les choses, pourtant c'est la photo la plus ancienne que j'ai, je la regarde, c'est vrai, je ne suis ni petit ni jeune. Il suffit d'en prendre une autre maintenant pour





ADRIEN LAFILLE

chercher les différences, alors je le fais, je compare l'une à l'autre, chacune leur tour, et je vois que c'est la même image, ou presque la même, c'est moi et moi, hier et maintenant.

Il existait une balançoire à cet endroit, à côté d'un immense toboggan jaune, j'ai glissé dessus si souvent, ces choses sont encore dans l'herbe juste devant nous. Jen est née ici, elle dit qu'elle ne les a jamais vues, elle connaît les immeubles depuis sa naissance. Elle me demande d'être attentif et de bien regarder ce qu'elle va faire, elle marche dans l'herbe exactement à l'emplacement de la balançoire et du toboggan, rien ne l'empêche d'avancer, ça veut dire que rien ne s'y trouve.



Elle dit : on peut marcher seulement s'il n'y a rien, sinon les pieds se cognent, sinon c'est la chute, et souviens-toi toujours de ça, ce qui est vu ne sort pas des yeux.



C'est la première personne à me dire ça, je réponds : Jen tu dis ce qui est vrai, mais j'ai toujours été ici, j'étais juste à côté de toi tout ce temps, et les choses apparaissent parfois lorsqu'on a le dos tourné, disparaissent lorsqu'on les regarde, tout va très vite.

Elle laisse le silence venir et part en prononçant deux mots : au revoir.

Ce qu'elle a dit est difficile à comprendre, je suis certain que ces immeubles sont bien là face à moi, pour le toboggan c'est pareil.



LE FEU EXTÉRIEUR

Je ferme les yeux, j'essaye de voir une image ancienne des immeubles dans le noir mais elle n'apparaît pas, les souvenirs ne sont pas faciles mais j'ai été petit, j'ai couru dans l'herbe jusqu'au toboggan jaune, je sens qu'il est tout proche.

J'en sait ce qui se passe ici, il faut la croire, je me souviens de tous les mots d'un inconnu : toi qui n'es pas là depuis longtemps, toi qui est arrivé après nous tous, écoute bien lorsqu'on te parle, les choses sont à l'endroit que l'on t'indique, ne les cherche jamais ailleurs, un jour tu rencontreras Jen, elle t'expliquera ce qui se passe, elle te montrera comment disparaissent les choses qui ne peuvent pas revenir, ça n'arrivera qu'une seule fois. Par la suite, lorsque tu recroiseras son chemin, elle ne dira plus que bonjour et au revoir.